

Marylène Pion

Flora

Une femme parmi les Patriotes



LES SACRIFICES DE L'EXIL

Roman historique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Flora

Une femme parmi les Patriotes

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Flora, une femme parmi les Patriotes

Sommaire: [1] Les routes de la liberté -- [2] Les sacrifices de l'exil.

ISBN 978-2-89585-396-1 (v. 2)

I. Canada - Histoire - 1837-1838 (Rébellion) - Romans, nouvelles, etc. I.

Titre. II. Titre: Les routes de la liberté. III. Titre: Les sacrifices de l'exil.

PS8631.I62F56 2011 C843'.6 C2011-941096-6

PS9631.I62F56 2011

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez les Éditeurs réunis et les activités de Marylène Pion sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marylène Pion

Flora

Une femme parmi les Patriotes



LES SACRIFICES DE L'EXIL



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À Louis.

1

Automne 1839. Le temps couvert et l'air frais annonçaient une pluie qui tardait à tomber. Chacun vaquait à ses occupations, essayant d'oublier les souffrances des deux années précédentes. Le pays avait peine à se relever du soulèvement de 1837-1838. De nombreuses fermes avaient été incendiées, plusieurs personnes s'étaient fait confisquer leurs biens et avaient dû fuir devant l'armée du général Colborne, surnommé «le vieux brûlot». Des familles avaient été séparées par le destin, près de 1 000 hommes emprisonnés, certains exécutés pour avoir servi la cause. Un peuple qui avait voulu changer le cours de son destin devait désormais reconstruire maisons, fermes, et rebâtir le pays.

Ce matin du 26 septembre, des gens avaient délaissé leurs occupations pour regarder une dernière fois 58 prisonniers qui seraient déportés vers la lointaine colonie pénale d'Australie. Flora s'était rendue au port dans l'espoir de voir François-Xavier avant le départ du bateau. Elle n'avait pas pu lui parler, mais, même bousculée par la foule, elle l'avait vu monter sur le pont, enchaîné aux autres prisonniers. Quelques secondes, leurs regards s'étaient croisés.

Le *British America* avait levé l'ancre depuis un bon moment. Après le départ des personnes venues dire au revoir à leurs proches, Flora était restée assise à fixer le fleuve. Elle avait regardé s'éloigner le bateau à vapeur emportant François-Xavier vers la Nouvelle-Galles du Sud. Les yeux brouillés de larmes, impuissante, elle perdait une partie d'elle-même. Dorénavant, elle était seule sur le quai, le cœur brisé, et craignait l'avenir sans l'homme qu'elle aimait.

Le cri plaintif des oies sauvages fuyant vers le sud la tira de ses rêveries. La pluie tombait à présent à grandes gouttes froides. Cette journée de septembre qui avait débuté par un soleil radieux s'était assombrie avec les nuages et la pluie, et avec le départ de François-Xavier. Transie, Flora se décida à rentrer chez sa sœur. Sur le chemin du retour, elle repensa aux derniers mois : son frère James tué d'une balle par les soldats britanniques, François-Xavier arrêté après la bataille d'Odelltown et conduit à la prison du Pied-du-Courant. Après avoir été condamné à mort, il avait échappé de justesse à la pendaison grâce à l'intervention de Wallace Callaghan. En échange, Flora avait promis à Wallace de devenir sa femme. Elle lui avait aussi assuré qu'elle ne reverrait jamais François-Xavier et qu'elle ne révélerait jamais leur entente à quiconque.

L'annonce de son mariage imminent avec Wallace avait laissé plusieurs personnes perplexes. Sa mère et son amie Elizabeth Ashton l'avaient longuement questionnée sur ce brusque changement d'idée. Flora s'était contentée de répondre qu'elle avait décidé de faire le mieux pour elle, et que Wallace était un excellent parti. Geneviève et Elizabeth étaient toutes deux restées sceptiques. Elle-même essayait de se convaincre que ce mariage était une bonne chose. Wallace avait rempli sa part du marché en épargnant François-Xavier ; c'était à son tour.

Bientôt, elle arriva. Rassemblant ce qui lui restait de courage, elle entra dans la chaleur réconfortante de la maison. Elle n'avait pas envie de voir quiconque et monta directement à sa chambre. Anne l'intercepta au pied de l'escalier et l'interrogea sur son départ précipité, quelques heures auparavant. Flora ne répondit pas et, dans la quiétude de sa chambre, elle s'effondra sur son lit et pleura ce qui lui restait de larmes sur son amour perdu à jamais.

* * *

Katherine frappa discrètement à la porte de la chambre de sa fille. Elle s'était inquiétée de la voir sortir avec précipitation, en fin de matinée. Depuis son retour, Flora s'était enfermée et

n'était même pas descendue dîner. Katherine tenait à savoir ce qui mettait sa fille dans un tel état.

Elle ouvrit la porte. Sa fille était couchée, recroquevillée sous les couvertures. Elle s'approcha du lit. Flora ouvrit les yeux et invita sa mère à s'asseoir. Katherine lui posa une main sur le front.

— Tu es un peu fiévreuse, ma chérie. Je vais te faire préparer un bouillon.

— Je ne me sens pas tellement bien, c'est vrai. Je dois avoir pris froid.

— Tu as passé toute la journée à l'extérieur. Où es-tu allée ?

Flora serra les mâchoires. Sa mère n'approuverait certainement pas qu'elle se soit rendue seule sur un quai pour voir partir des prisonniers bannis de la colonie. Katherine repoussa une mèche de cheveux qui tombait sur la paupière de Flora.

— Je sais que ton mariage t'inquiète beaucoup, Flora. Pourtant, tu n'as rien à craindre. Wallace est très épris de toi. Il était bouleversé quand tu es partie aux États-Unis. Je comprends que tu craignes ta nouvelle vie. Moi aussi j'ai craint ce moment. Je n'ai jamais regretté d'avoir épousé ton père.

— Ce n'est pas ce que vous disiez il y a quelque temps.

— C'est vrai, mais j'ai constaté que je n'aurais jamais pu trouver mieux que John Henry comme père de mes enfants. Malgré tout, je l'aime.

Flora demeura silencieuse. Parviendrait-elle un jour à éprouver de l'amour pour Wallace ? Elle détourna le regard pour cacher ses larmes.

— Wallace sera un bon mari, Flora, assura Katherine. Tu ne manqueras de rien avec lui. François-Xavier n'aurait pas pu t'offrir ce que Wallace t'apportera. Je sais que son départ

t'attriste beaucoup, mais console-toi en te disant qu'il aurait pu être pendu plutôt que déporté en Nouvelle-Galles du Sud.

Flora, surprise, regarda sa mère. Katherine avait deviné ses sentiments. Ce qu'elle ne savait pas, toutefois, c'était son marché avec Wallace.

— Comment avez-vous su pour François-Xavier ?

— Que tu es amoureuse de lui ? Je l'ai su à ton retour d'Alburgh. Tu as beaucoup changé. Seul un homme peut transformer une femme de cette façon. Cet été, lorsque je suis allée voir mon petit-fils, Geneviève m'a appris le sort réservé à son frère. Je ne connaissais pas, cependant, la date de son départ.

Flora se mordit la lèvre pour retenir ses larmes.

— Il est parti aujourd'hui. Je n'ai pas pu lui dire au revoir.

— Je suis désolée, ma chérie.

Katherine prit sa fille dans ses bras. Flora pleura un bon moment.

— J'aurais souhaité que James soit exilé au lieu de mourir loin de chez lui.

— Je sais, mère, James me manque aussi.

— François-Xavier réussira peut-être à trouver le bonheur là-bas.

— Je ne sais pas comment je vais faire pour vivre sans lui. Je l'aime tellement, mère.

— Comme Geneviève, tu referas ta vie, Flora. Elle semble heureuse aux côtés de son mari. Je t'en prie, laisse Wallace t'aimer, peut-être trouveras-tu le bonheur ?

Flora demeura silencieuse et ferma les yeux. Katherine embrassa sa fille et lui conseilla de se reposer. Elle sortit en lui disant qu'elle lui ferait préparer quelque chose à manger.

* * *

Flora marchait d'un pas lent. John Henry avançait fièrement à ses côtés, la conduisant à l'autel. Flora vivait ces moments comme dans un rêve. Wallace se tenait près de son témoin et ami Stephen Wade, et il souriait à sa promesse.

Les époux échangèrent leurs vœux devant le pasteur. Lorsque Wallace l'embrassa, Flora se rendit compte que son destin était désormais scellé. Elle devenait madame Wallace Callaghan, à la vie, à la mort. Elle sourit timidement à Wallace et les nouveaux époux sortirent de l'église sous les applaudissements des parents et des amis. Flora croisa le regard réconfortant de son amie Elizabeth. Wallace invita tout le monde à se rendre chez lui pour célébrer.

* * *

Wallace avait organisé une réception somptueuse. Les meilleurs musiciens avaient été engagés et Wallace invita Flora pour la première danse de la soirée.

— Vous êtes plus belle que jamais, Flora ! Je suis l'homme le plus heureux du monde, ce soir, ma chérie.

— Je vous remercie, Wallace, pour cette magnifique soirée ; vos invités semblent aimer cette fête grandiose.

— Ce ne sont pas que mes invités, Flora, ce sont également les vôtres. Vous êtes désormais la maîtresse de ces lieux, ma chère ! Je ferai tout pour vous rendre heureuse.

Wallace posa doucement ses lèvres sur celles de Flora. Il avait longtemps attendu le moment où elle deviendrait sa femme. Dès qu'il l'avait vue, lors de la réception qu'il avait organisée trois ans plus tôt, il avait souhaité l'épouser. Elle lui avait fait l'affront de refuser sa demande en mariage, puis s'était enfuie aux États-Unis avec son frère et François-Xavier Lacombe. Wallace avait alors cru la perdre et il avait enragé d'avoir été rejeté de la sorte. Lorsque Flora était venue le voir

et l'avait supplié de sauver Lacombe, il avait été heureux qu'elle implore son aide.

À présent, elle était sa femme, et rien ni personne ne pourrait les séparer. Lacombe était parti à l'autre bout du monde et Wallace était presque certain qu'il ne reviendrait jamais. Flora parviendrait à l'aimer un jour, il ferait tout pour cela.

Flora s'excusa auprès de Wallace et alla chercher un verre de champagne. Il invita Katherine à danser et Flora se retira dans un coin pour se reposer. Elle observait les invités s'amuser et danser. Elle se sentait étrangère à tout ce qui se déroulait devant elle. Elizabeth et son mari, William, dansaient en se regardant amoureusement. Elle enviait son amie d'avoir épousé l'homme qu'elle aimait. Peut-être qu'un jour, elle serait amoureuse de Wallace. Elle l'espérait sincèrement, car elle se demandait comment vivre à ses côtés sans éprouver de sentiments à son égard. Elle était prête à faire tous les efforts nécessaires pour trouver sa place au sein de ce mariage. Le sacrifice en valait la peine, car François-Xavier était sain et sauf. En route pour l'autre bout du monde, certes, mais toujours en vie.

Flora sourit à Anne. Sa sœur dansait avec son mari, Alexander. Elle attendait la venue d'un quatrième enfant pour le mois de janvier suivant. Malgré sa grossesse avancée, elle valsait, souhaitant plus que tout faire partie de la haute société de Montréal. Flora avait constaté durant le repas qu'Anne avait beaucoup bavardé avec Jane Hamilton. Les deux jeunes femmes semblaient même s'être liées d'amitié. Flora avait longtemps été proche de sa sœur, mais les dernières années les avaient éloignées l'une de l'autre. Le mariage d'Anne, la naissance de ses enfants et le déménagement de Flora à Chambly avec ses parents avaient contribué à les séparer. Anne n'avait pas compris les sentiments patriotiques de James, et avait critiqué la fuite de Flora et son attachement à la famille Lacombe. Flora soupira : elle aurait grandement aimé que Geneviève soit là.

Katherine valsait désormais gracieusement avec son mari. Flora observa ses parents quelques minutes. Sa mère paraissait plus sereine dorénavant. La mort de James avait cruellement marqué ses parents. John Henry avait souffert énormément, surtout que, lors de leur dernière rencontre, ils ne s'étaient pas laissés en bons termes. John Henry MacGregor était un homme brisé. En voulant prendre le contrôle de la vie de son fils unique, il l'avait éloigné de lui, et l'inévitable s'était produit. Katherine avait soutenu son mari de son mieux. John Henry souriait à présent à sa femme en dansant parmi les couples.

Flora ferma les yeux, tous les invités semblaient plus heureux qu'elle-même. Même Jane Hamilton, cette jeune femme vaniteuse et orgueilleuse que Flora avait tant de mal à supporter, semblait se plaire auprès de son compagnon. Elle allait bientôt épouser Thomas Campbell, un homme de près de trente ans son aîné. Wallace avait tenu à inviter Jane qu'il estimait beaucoup. Flora n'avait jamais compris ce que Wallace pouvait trouver à cette femme.

Stephen Wade, l'ami de Wallace, s'approcha et prit place dans un fauteuil près du sien. Il la regarda de ses yeux perçants avant de lui dire tout bas :

— Vous semblez vous ennuyer, Flora ; ne me dites pas que votre époux vous a laissée tomber.

— Je voulais juste me reposer un peu, les derniers jours ont été fatigants pour moi.

— Je comprends, ne vous en faites pas, je vous taquinai ! En fait, j'envie la chance de mon ami. Wallace a trouvé une ravissante épouse et une famille qui semble l'aimer. Vos parents le traitent avec beaucoup de considération.

— Il est un ami de la famille depuis longtemps. Mon père a soigné sa grand-mère jusqu'à sa mort. Wallace m'a dit qu'il ne lui restait qu'une tante en Angleterre.

— Sa tante Eleonor, que je n'ai jamais rencontrée, mais dont il m'a dit beaucoup de bien. Maintenant, Wallace n'est plus seul, il vous a, Flora. Et bientôt, qui sait ? Peut-être attendrez-vous le premier descendant Callaghan ?

Flora sourit timidement. Stephen avait une façon de lui parler et surtout de la regarder qui lui déplaisait. La jeune femme avait longtemps été mal à l'aise en présence de Wallace, mais ce n'était rien comparé à la gêne qu'elle ressentait devant Stephen Wade. Cet homme lui faisait presque peur. Il semblait prêt à tout pour obtenir ce qu'il désirait. Il montrait une totale maîtrise de lui-même et une grande confiance en son charme. Flora détourna le regard en espérant qu'il la laisse seule. Il resta quelques minutes sans parler, puis lui prit la main et l'invita à danser.

* * *

Les invités étaient partis depuis un bon moment. Flora resta dans la salle de bal et but une tasse de lait chaud avant d'aller dormir. Elle redoutait le moment de se retrouver seule avec Wallace. Elle ne savait pas quelle attitude adopter et espérait presque qu'il l'ait oubliée et qu'il soit monté se coucher. Wallace, qui l'observait depuis quelques minutes, toussota pour signifier sa présence.

— Vous semblez épuisée, Flora ! J'ai pris l'initiative de faire monter vos affaires dans votre chambre. La femme de chambre a certainement défait vos bagages.

— Merci, Wallace.

Il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Vous n'avez rien à craindre, Flora. Je vous ai fait préparer une chambre. En fait, vous prendrez la mienne, la plus confortable de toutes. Je ne veux rien forcer, vous me ferez signe lorsque vous serez prête à partager votre lit. Ne soyez pas nerveuse, je ne veux rien brusquer, ma chérie.

— Je vous remercie, Wallace, j'étais un peu anxieuse, je dois l'avouer.

— Pourquoi? Vous pensiez que j'allais vous sauter dessus? Allons donc! Vous devez savoir maintenant que je suis un parfait *gentleman*. Je suis prêt à attendre le temps qu'il faudra. Cependant, je ne pourrai m'empêcher d'espérer que ce jour vienne bientôt. Je vous aime tant, Flora!

Il l'embrassa, puis l'aida à se lever.

— Pour ce soir, je vous escorte jusqu'à votre chambre. Demain, vous aurez tout le loisir d'explorer la maison. Vous êtes ici chez vous, s'il y a quoi que ce soit, ou si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à sonner, les domestiques sont à votre service, toutes les heures de la journée et de la nuit. Demain, ils vous seront présentés, ceux qui ne conviennent pas seront remerciés, et vous aurez tout le loisir d'en engager d'autres.

Flora était surprise de la confiance que lui accordait Wallace. Il avait engagé lui-même les domestiques quelques mois auparavant et, dorénavant, il la laissait se prononcer sur sa décision. Flora avait toujours cru que ses opinions lui importaient peu. Pourrait-elle s'être trompée à son sujet? Wallace n'était peut-être pas l'être autoritaire qu'elle croyait.

Ils arrivèrent devant une porte close. Wallace l'ouvrit et invita Flora à entrer avant lui. La chambre était très grande et décorée avec goût. Au centre, un immense lit à baldaquin était recouvert d'un édredon rouge Bordeaux assorti aux draperies de velours. La chambre était éclairée par le feu qui dansait dans une grande cheminée.

— La chambre est peut-être un peu sombre. Je vous laisse le loisir de la décorer à votre goût, Flora. Elle a besoin d'une touche féminine, d'un peu de dentelles, ne croyez-vous pas?

— Pour cette nuit, elle est parfaite, je tombe de sommeil!

— Bien entendu, Flora ! Mes affaires ont été transportées dans la chambre voisine, je vous envoie la femme de chambre pour vous aider à vous mettre au lit. Bonne nuit.

Wallace sourit et ne se pencha pas pour l'embrasser. Au moment où il allait sortir, Flora lui retint le bras.

— Merci, Wallace, pour votre accueil, et surtout pour votre patience à mon égard.

Flora l'embrassa sur la joue pour lui souhaiter une bonne nuit. Il la retint, la serra avec fougue et dit :

— J'espère que ma patience sera un jour récompensée et surtout que vous ne me décevrez pas.

Flora resta muette sur le seuil de la porte et le regarda quitter sa chambre.

* * *

Flora ne tarda pas à trouver le sommeil dans sa nouvelle chambre. Avant de s'endormir, elle eut une pensée pour François-Xavier, qui s'éloignait de plus en plus du continent. Comme il lui manquait ! Wallace dormait dans la chambre voisine, et elle aurait souhaité se retrouver à des lieues de cette maison. Quelque part dans une cabane de bois rond, dans une forêt du Vermont, où elle avait connu le plus grand bonheur aux côtés de François-Xavier. Serrant son oreiller sur son cœur, elle s'endormit en pensant qu'elle appartenait à Wallace en devenant sa femme, mais qu'elle avait encore le droit de rêver à François-Xavier.

2

À présent qu'il se trouvait sur le *British America*, François-Xavier constatait l'ampleur de ce qui l'attendait. Le voyage durerait des mois, dans des conditions que tous les prisonniers redoutaient. Avant que le bateau ne lève l'ancre, les détenus avaient été conduits les fers aux poignets dans la cour de la prison. François-Xavier avait cherché des yeux des membres de sa famille. Ses parents n'avaient pas été mis au courant de son départ pour la Nouvelle-Galles du Sud. En fait, la plupart de ses compagnons avaient appris la veille qu'ils partaient en exil. Il s'agissait certainement d'une stratégie des autorités pour éviter que le départ déchirant des exilés politiques indignes et provoque un soulèvement de la population.

François-Xavier se sentait seul devant l'épreuve qui l'attendait ; il aurait aimé vivre un dernier instant de réconfort avec sa famille. Durant l'été, son père et son frère lui avaient rendu visite à plusieurs reprises. Chaque fois, ils s'étaient dit au revoir comme s'il s'agissait d'un adieu. Il aurait voulu revoir ses parents avant de partir ; cependant, il savait que cela leur aurait causé un trop grand chagrin. Il imaginait sa mère fondre en larmes à l'annonce de son départ et il savait que son père, malgré ses airs un peu bourrus, serait déchiré de le voir partir à l'autre bout du monde.

La peur au ventre, il avait quitté la prison du Pied-du-Courant où il avait été détenu au cours des derniers mois. Le bâtiment de pierres grises faisant face au fleuve comptait trois étages de cellules individuelles. Au début de la construction, les autorités ne s'attendaient pas à emprisonner un si grand nombre de rebelles. Mais, lors du soulèvement de 1837-1838, les prisonniers avaient été entassés à plusieurs par cellule, ce qui rendait la vie carcérale insupportable. Après le procès, François-Xavier

avait attendu longtemps avant de connaître sa sentence. Il avait échappé à la potence grâce à Wallace Callaghan qui était venu lui vanter ses exploits, la veille. Il devait son salut à cet ennemi, et ce privilège lui laissait un goût amer dans la gorge. Le fait de ne pas savoir quel serait son sort l'inquiétait au plus haut point, ce qui était le cas pour tous les autres détenus. Apparemment, ils seraient déportés dans une colonie pénale, mais personne ne savait ni où, ni quand.

Pendant les longs mois d'attente, il avait beaucoup réfléchi au temps précédant son emprisonnement. Il revoyait sans arrêt James tomber sous les balles des Habits rouges. Il avait promis à Geneviève et à Flora de veiller sur lui, mais il n'y était pas parvenu. Un profond sentiment de culpabilité l'assaillait et l'empêchait souvent de trouver le sommeil.

Lorsqu'il avait appris qu'il serait expatrié en Australie, il n'avait pas cru à une telle sentence. Le voyage en mer lui faisait peur ; l'éloignement des siens le rendait complètement fou. Il regrettait que Flora ne lui ait pas rendu visite. Il n'avait vu la jeune femme qu'une seule fois durant son emprisonnement. Elle avait assisté à toutes les audiences du procès. Mais, depuis, il n'avait pas eu de ses nouvelles. Le cœur serré, François-Xavier ne comprenait pas pourquoi elle n'était pas venue lui dire au revoir. Sa présence lui aurait donné du courage. Il réalisait cependant qu'il aurait encore plus regretté de partir.

En quittant la prison, et en se dirigeant vers le port, François-Xavier avait détourné le regard en passant devant la potence où douze de ses compagnons de cellule avaient péri, quelques mois auparavant.

Les déportés, enchaînés, s'étaient dirigés vers le bateau en traversant la foule. François-Xavier avait gardé la tête baissée en passant devant femmes et enfants qui pleuraient le départ de leurs époux et pères. Avant de descendre à la cale avec les autres prisonniers, il avait jeté un coup d'œil à la masse de gens attroupés sur le quai et avait cru apercevoir Flora. Puis,

les gardiens l'avaient forcé à descendre. Les longues heures d'insomnie avaient-elles eu raison de son acuité visuelle ? Avait-il imaginé Flora parmi les gens ?

À présent, allongé sur une paillasse, il repensait à sa journée. Ironiquement, le bateau avait jeté l'ancre pour la nuit à l'embouchure du Richelieu, devant la petite municipalité de William-Henry, autrefois appelée Sorel. Il fallait y attendre l'arrivée d'autres déportés venant du Haut-Canada. C'était la rivière qui l'avait vu grandir. Il eut un pincement au cœur et une envie folle de pleurer en se laissant submerger par le souvenir de ses expéditions le long du cours d'eau. Il y avait connu tant de beaux moments. Son père lui avait enseigné à pêcher. Il se revoyait, faisant des ricochets dans le bassin, au pied du fort Chambly, après la messe. C'était près du Richelieu qu'il avait connu James, et là aussi que tous deux pêchaient en compagnie d'Étienne, de Geneviève, sa sœur, et de Flora. Son cœur se noua à la seule pensée de ne jamais revenir.

Ce soir-là, à bord du *British America*, François-Xavier se fit une promesse. Un jour, il reviendrait dans son pays. Il ne savait pas quand, mais il était convaincu qu'il reverrait sa rivière.

* * *

Le bateau à vapeur avait levé l'ancre tôt le 27 septembre et remontait lentement le fleuve. Vers onze heures du matin, il entra dans le port de Québec. À midi, les prisonniers embarquèrent sur le vieux *Buffalo* qui devait les conduire à Sydney. François-Xavier s'y retrouva en compagnie de 58 autres prisonniers du Bas-Canada, 83 rebelles du Haut-Canada et trois autres prisonniers de droit commun, entassés sur le troisième pont, sous la ligne de flottaison. Le *Buffalo* transportait également 150 hommes d'équipage, 29 soldats, six femmes et trois enfants, ainsi que monsieur Black, un ancien marchand qui avait obtenu un passage gratuit en échange de ses services envers les prisonniers.

À part monsieur Black, peu de gens se souciaient des prisonniers qui s'entassaient dans la cale. Les membres de l'équipage avaient trop à faire pour se préoccuper du sort de ces traîtres. Les soldats devaient surveiller ces récalcitrants envoyés en exil. Aucun passager n'avait le droit d'entrer en contact avec eux. François-Xavier passerait les prochains mois dans la pénombre de la cale en compagnie d'hommes brisés, tout comme lui. Il n'arrivait pas à trouver une justification à ce sort. Bannis de leur pays et envoyés à l'autre bout du monde pour faire oublier qu'ils avaient pris les armes contre Sa Majesté la reine Victoria. Les prisonniers entassés auraient pu parler de leur malheur, mais ils restaient silencieux, perdus dans leurs pensées, songeant aux êtres chers qu'ils ne reverraient peut-être jamais.

Après avoir reçu un très mince matelas, un oreiller de crin et une couverture sale, François-Xavier trouva une petite place près d'un compatriote du nom de Charles Bergevin-Langevin. Ce cultivateur de Sainte-Martine lui rappelait son père. Étant presque du même âge et de la même stature que Joseph Lacombe, il réconfortait un peu François-Xavier. Il retrouva aussi Joseph Marceau qui avait subi son procès en même temps que lui et qui s'était battu à ses côtés à Odelltown. Les deux hommes s'étaient rapidement trouvés des points communs. Joseph Marceau avait perdu la femme qu'il aimait. Son épouse était décédée en mai, et il avait dû se résoudre à confier ses trois enfants à ses beaux-parents. François-Xavier comprenait son chagrin.

Les prisonniers étaient bien gardés, en deux groupes séparés par des caisses et des ballots. En guise de premier repas, on leur donna un peu de *corned-beef*, des biscuits durs et de l'eau. Une couverture devait servir à deux personnes. Les conversations étaient interdites, et les détenus devaient passer la nuit dans l'obscurité totale. François-Xavier s'endormit enfin en se demandant quand le cauchemar prendrait fin. Ainsi s'amorça le long voyage pour la lointaine terre d'exil : la colonie pénale de Nouvelle-Galles du Sud.

* * *

François-Xavier avait eu le droit d'écrire deux lettres qu'il avait laissées au pilote, Jean Dugas, qui les avait accompagnés jusqu'à l'embouchure du golfe Saint-Laurent. Il avait écrit à sa famille et à Flora. Les deux lettres avaient été placées dans une même enveloppe. Geneviève se chargerait de transmettre la missive à Flora. Envoyer ces deux lettres lui avait redonné un peu de courage. Sa famille saurait qu'il se portait bien, qu'il n'avait pas perdu tout espoir.

Le bateau avait quitté le golfe du Saint-Laurent et entrepris sa longue traversée vers les terres de l'Australie. La veille, le 2 octobre, le navire avait dépassé les îles Saint-Paul, dans le détroit de Cabot, entre le Cap-Breton et Terre-Neuve. Le continent s'était vite éloigné.

Quelques Canadiens avaient eu le droit de monter brièvement sur le pont, prendre un peu d'air. François-Xavier avait respiré l'air du large lui aussi. Il avait vu de petits marsouins nager tout près du bateau. Ses compagnons lui avaient dit qu'il s'agissait de *poursilles* ou de *pork sea*. Il avait été émerveillé de voir ces créatures. Puis, à contrecœur, il avait quitté la fraîcheur du pont et le ciel bleu pour retourner dans les cales de ce maudit bateau. Comme plusieurs autres, il souffrait du mal de mer qui ne faisait que s'aggraver car ils étaient entassés dans la noirceur et manquaient d'air.

François-Xavier réprimait de violents maux de cœur en pensant qu'il devait sortir vivant de cette terrible épreuve. Après tout ce qu'il avait traversé, il n'allait quand même pas mourir sur ce bateau. Recroquevillé sur sa paillasse, l'estomac noué, et parcouru de grands frissons, il espérait ardemment connaître la fin de ce cauchemar un jour.

3

Geneviève berçait le petit Gabriel qui venait de s'endormir. Elle se leva sans faire de bruit et le déposa dans son berceau près du gros poêle pour qu'il soit bien au chaud. Regardant tendrement son fils de trois mois, elle posa un baiser sur son petit front bombé avant de retourner préparer la soupe pour le dîner. Étienne ne tarderait pas à rentrer.

Laissant mijoter sa soupe, elle s'assit quelques instants pour se reposer. Les derniers mois n'avaient pas été faciles. La naissance de Gabriel avait été une épreuve difficile à surmonter. Elle se souvenait de ses larmes de joie et de tristesse lorsqu'elle avait enfin tenu le nouveau-né dans ses bras. Elle avait alors pris conscience que James ne reviendrait plus. Qu'il ne tiendrait jamais leur fils dans ses bras.

Étienne s'était très vite attaché au petit garçon, et Geneviève s'était consolée en se disant qu'elle n'était pas seule pour élever son fils. Elle avait fait le mieux pour elle en épousant Étienne Vallières. Il l'aimait et ferait tout pour la rendre heureuse. Geneviève constatait que ses sentiments grandissaient de plus en plus à l'égard de son ami d'enfance.

Étienne avait été fou de joie en apprenant qu'elle était encore enceinte. Bien qu'épuisée par son premier accouchement, elle-même était ravie d'attendre un enfant. Le médecin s'était montré un peu inquiet de cette grossesse rapprochée, mais avait rassuré la jeune femme en lui disant qu'elle avait une forte constitution et qu'elle mettrait cet enfant au monde.

Cette bonne nouvelle était arrivée au moment où ils avaient connu le malheur de perdre leur maison. Depuis leur mariage, ils habitaient la maison du père d'Étienne et, une nuit de septembre, ils avaient été réveillés par un incendie. Heureusement, tout le

monde avait pu sortir à temps du brasier. Geneviève se souvenait d'avoir vu Étienne pleurer en voyant le feu ravager ce qui restait de la maison de son enfance. Joseph leur avait proposé de s'installer chez lui, mais Geneviève n'avait pas voulu déranger ses parents et avait décidé qu'il était temps qu'elle prenne possession de la maison de James, dans la clairière, près de celle de son père. Pendant de longs mois, elle avait pleuré la mort de James et s'était promis de ne pas habiter cette maison. L'endroit avait fait partie de son rêve et, à présent que James était mort, elle avait l'impression qu'y habiter avec Étienne profanerait ce lieu.

À la suite de l'incendie, elle avait décidé d'offrir un toit à son fils et à son époux. Elle voulait que Gabriel grandisse dans la maison de son père, et elle savait que James aurait voulu qu'elle soit heureuse. Étienne avait même promis de l'agrandir, peut-être au printemps.

La jeune femme était assise dans la chaise berçante, devant la fenêtre, et caressait son ventre qui commençait à s'arrondir. Le mois d'octobre était commencé et les préparations pour l'hiver allaient bon train. Geneviève avait terminé les conserves, Étienne achevait de corder le bois ; toute la maisonnée se préparait à la venue de la saison froide. Geneviève leva les yeux et aperçut Étienne revenir de l'écurie. En quelques enjambées, il atteignit la porte de la maison et l'ouvrit. Sa femme lui fit signe de ne pas faire de bruit en pointant le berceau. Étienne enleva sa veste et, tirant une chaise, il s'assit près d'elle.

— J'arrive de chez ton père. En revenant du village tout à l'heure, j'ai cru bon m'y arrêter quelques instants pour leur apprendre la nouvelle.

Geneviève, silencieuse, attendait qu'Étienne poursuive.

— Les nouvelles ne sont pas tellement bonnes. François-Xavier est parti en exil, il y a quelques jours. En ce moment, son bateau a certainement quitté le fleuve Saint-Laurent et vogue en direction de la Nouvelle-Galles du Sud.

Geneviève porta la main à son cœur et ferma les yeux, essayant de retenir ses larmes. Elle n'avait pas revu son frère depuis son départ d'Alburgh, au même moment où elle avait fait ses adieux à James. Ce frère dont elle avait été si proche. Avec qui elle avait grandi et partagé les meilleurs moments de sa vie. Il était en route pour l'autre bout du monde. Elle sentit la main d'Étienne se poser sur son épaule. Son mari l'attira près d'elle. Geneviève éclata en sanglots.

Étienne aussi était bouleversé, mais s'efforçait de ne pas laisser paraître son inquiétude et son désarroi. Il ne comprenait pas que personne ne leur ait fait part de son embarquement imminent pour la colonie pénale. Lui-même perdait son ami d'enfance, qu'il considérait comme un frère. Étienne ne l'avait pas suivi dans la bataille, mais il estimait que la cause de François-Xavier était valable. Depuis l'arrestation, Étienne avait été soulagé en apprenant que François-Xavier ne serait pas pendu, mais déporté. Au moins pourrait-il se refaire une vie là-bas. Étienne l'espérait sincèrement. Bien que rongé par le doute, il tentait de rassurer Geneviève en lui disant que son frère reviendrait un jour. Il espérait que ses propos étaient convaincants car, pour sa part, il doutait du retour éventuel de François-Xavier.

* * *

Le matin de son arrivée dans la maison de Wallace, en se réveillant, Flora s'était demandé où elle se trouvait. Elle ne reconnaissait pas l'endroit où elle avait dormi. Puis, le souvenir de son mariage, la veille, lui avait fait prendre conscience de sa nouvelle vie. Elle était désormais madame Callaghan. Elle sonna et Molly, la femme de chambre, frappa doucement à la porte avant d'entrer. Ses parents étaient décédés lors de l'épidémie de choléra de 1832, la laissant seule et démunie. Après avoir travaillé pour différentes familles comme femme de chambre, elle était entrée au service de Wallace quelques mois auparavant. Flora l'observa pendant qu'elle versait l'eau pour sa toilette. Elle devait avoir environ dix-huit ans. Ses cheveux,

d'un roux flamboyant, étaient retenus en chignon sous sa coiffe. Sa peau d'un blanc laiteux était couverte de taches de rousseur. Elle lui sourit en lui disant que son eau était versée. Flora se demandait combien de temps il lui faudrait pour s'habituer à se faire appeler *madame*. Elle s'aspergea le visage, mit la robe que Molly avait placée sur le lit et descendit à la salle à manger.

Wallace s'y trouvait déjà, une tasse à la main, feuilletant un journal. Il sourit en voyant Flora venir vers lui. Il se leva puis, tirant une chaise, il l'invita à s'asseoir.

— Vous semblez avoir bien dormi, ma chère.

— Votre chambre est très confortable, Wallace.

— C'est la nôtre désormais, ma chère épouse, dois-je vous le rappeler ?

Flora sourit en disant que non. Il ne lui suffisait que d'un peu de temps pour s'y habituer.

* * *

Après le petit-déjeuner, Wallace fit appeler la dizaine de serviteurs qui veillaient au bon fonctionnement de la maison Callaghan : quatre cuisinières, deux palefreniers, l'intendant, la femme de chambre et deux bonnes. Tous firent la révérence en se présentant devant Flora, qui leur sourit timidement. Wallace leur dit sur un ton autoritaire que, désormais, madame Callaghan dirigerait la maison et qu'ils devaient lui obéir autant qu'à lui-même. Les serviteurs acquiescèrent et retournèrent à leurs tâches respectives. Flora sourit à Wallace et dit qu'elle l'avait trouvé un peu dur avec les serviteurs.

— Ma maison est votre maison, Flora, et mes serviteurs sont les vôtres, rétorqua-t-il. Il faut mettre les choses au clair dès le début. Je veux qu'ils sachent qu'ils vous doivent le respect autant qu'à moi. Il ne faut pas oublier qu'on reconnaît l'importance d'une personne au respect que lui vouent ses serviteurs !

* * *

Flora s'habituaît peu à peu à son nouveau rôle de maîtresse de maison, Wallace lui ayant laissé carte blanche. Les premiers jours, les domestiques avaient craint son inexpérience et son jeune âge, mais ils avaient été forcés d'admettre que la nouvelle madame Callaghan avait pris les choses en main en très peu de temps. Elle savait qu'elle ne remplissait pas ses devoirs d'épouse comme elle aurait dû, mais, au moins, Wallace ne pouvait pas lui reprocher sa façon de s'occuper de sa maison et de ses domestiques. Se montrant satisfait de sa conduite, il multipliait les réceptions pour présenter son épouse avec fierté.

Flora prenait le petit-déjeuner tous les matins avec Wallace. Puis, elle rendait visite à Elizabeth. Wallace se retirait dans son bureau et travaillait. Sa mère était rentrée à Chambly avant l'arrivée de l'hiver. Flora aurait souhaité l'y accompagner, mais sa place était désormais à Montréal, auprès de Wallace. Flora devait voir au bon fonctionnement de la maison. La cuisinière lui proposait des plats, et elle devait les choisir. Wallace aimait bien, de temps à autre, avoir des invités pour le dîner. Ces réceptions plaisaient à Flora qui trouvait parfois difficile de se retrouver en tête à tête avec Wallace. Anne et Alexander étaient venus à quelques reprises, ainsi qu'Elizabeth et William.

Ce soir, les Callaghan recevaient Jane Hamilton et Thomas Campbell. Le couple venait tout juste de se marier. Thomas avait le même âge que le père de Flora. C'était un homme sympathique, veuf depuis de nombreuses années, et sans enfant. Il avait plu à Flora dès qu'elle l'avait rencontré. Il était peu bavard, tout le contraire de sa fiancée, mais lorsqu'il ouvrait la bouche, il savait tenir un discours sensé et réfléchi. Flora était étonnée que Jane ait jeté son dévolu sur cet homme. Il n'était pas riche, contrairement à Wallace. Il possédait une librairie et vivait confortablement dans une petite maison en pierre, à quelques pas de son commerce. Dès que Jane s'était installée dans la maison de Thomas, elle avait entièrement refait la décoration

et engagé quatre domestiques. Thomas ne refusait rien à sa nouvelle épouse. Sous le charme de Jane Hamilton, il ne cessait de dire qu'il était l'homme le plus chanceux de Montréal d'avoir épousé la jeune femme la plus prisée du Bas-Canada.

Après le dîner, tout le monde passa au salon. Flora se plaisait en compagnie de Thomas. Ils discutèrent de choses et d'autres, et Thomas se montra curieux quand Flora lui raconta qu'elle avait séjourné quelque temps aux États-Unis. Il lui dit qu'il aurait rêvé s'installer là-bas, et ouvrir une librairie à New York, cette grande ville en devenir où tout était possible. Mais il aimait également habiter Montréal, un privilège. Il parla littérature avec Flora et lui promit de lui apporter une publication d'un nouvel écrivain en vogue en Angleterre, Charles Dickens. Il était persuadé que Flora l'aimerait.

Pendant que Flora et Thomas discutaient, Jane, retirée dans un coin de la pièce, interrogeait Wallace sur son mariage. Elle était persuadée qu'un jour il regretterait d'avoir épousé Flora. Elle-même avait épousé Thomas par dépit. Elle le trouvait charmant, sans plus. Il était attentionné avec elle, mais elle ne ressentait aucune passion pour lui. Il avait un certain sens de l'humour et était distrayant. Aussi, la solitude du célibat avait commencé à lui peser. Elle en avait assez d'être seule lors des réunions mondaines. Presque tous ses amis étaient mariés ; son mariage avec Thomas en avait été un d'accommodement. Ce dernier était un homme sociable et amusant.

Wallace rejoignit Flora et Thomas. Jane regarda le groupe d'amis. Comme elle aurait souhaité que Wallace soit son mari, et non Thomas ! Elle ferma les yeux quelques secondes et alla les retrouver.

* * *

Le 19 octobre 1839, l'homme que tout un pays avait craint durant le soulèvement des Patriotes, le général John Colborne, surnommé le « vieux brûlot » ou « lord Satan » (jeu de mots avec son titre, lord Seaton), quitta le pays. Son successeur,

Charles Edward Poulett Thomson, avait pour mandat de rebâtir un pays déchiré par les années de crise. Il devait préparer la population et les institutions politiques à ce qui avait été recommandé par le rapport de lord Durham : l'union des deux Canada.

Le Haut-Canada accueillit avec enthousiasme la nouvelle de l'Acte d'Union qui entrerait en vigueur en 1840. La demande d'un gouvernement responsable réclamée lors des rébellions était accordée. Le gouvernement deviendrait à majorité anglophone, au grand bonheur des dirigeants de langue anglaise des deux Canada. Le Bas-Canada accueillit moins bien cette proposition. Lord Durham avait offensé la population francophone en déclarant qu'il s'agissait d'un peuple sans histoire, et que la meilleure chose qui pouvait lui arriver serait l'assimilation. Mais les lourdes représailles avaient fait leur chemin au Bas-Canada. L'idée d'un autre soulèvement avait été anéantie par les nombreux emprisonnements, les pendaisons et la déportation de ceux qui avaient été jugés rebelles à l'Angleterre. La population opprimée s'était tournée vers le clergé qui souhaitait ramener la paix dans la colonie en acceptant l'union.

Les premières neiges forcèrent les habitants à regagner le confort de leurs maisons. Le peuple qui avait voulu se soulever contre l'Angleterre, en vain, retournait dans ses tanières pour mieux affronter l'hiver.

* * *

Un matin du mois de décembre, Geneviève était seule à la maison. Elle tricotait des chaussettes pour Étienne. Son fils dormait à poings fermés dans son petit berceau, non loin du poêle à bois. Elle l'observait de temps à autre. Son cœur se remplissait d'une chaleur indescriptible quand elle regardait son premier-né. Comme elle aimait cet enfant ! Même si Étienne n'était pas son père, il l'aimait beaucoup, au grand soulagement de Geneviève. Elle avait craint au début de leur mariage qu'Étienne s'occupe peu du bébé de James. Mais son mari s'y était très vite attaché. Geneviève caressait doucement

son ventre qui s'arrondissait de plus en plus. Bientôt, Étienne aurait un enfant bien à lui.

On frappa à la porte et Geneviève sursauta, perdue dans ses pensées. Elle posa son tricot et alla ouvrir. Sa surprise fut de taille de se trouver face à face avec John Henry MacGregor et sa femme. Katherine venait souvent rendre visite à Geneviève pour cajoler son petit-fils. Mais c'était la première fois que John Henry se présentait à la maison de la clairière pour le voir. Geneviève les invita à entrer et se chargea de prendre leurs chauds manteaux. Katherine s'excusa d'une voix douce.

— Nous ne voulions pas te déranger. Nous partons pour Montréal pour quelques semaines et John Henry tenait à rencontrer son petit-fils.

John Henry avança vers le berceau.

— J'ai attendu un peu trop longtemps avant de venir faire sa connaissance. Je suis désolé, j'aurais dû venir bien avant. Il est si petit !

Geneviève s'approcha, prit doucement son fils dans ses bras et le glissa dans les bras de son grand-père.

— Il n'est jamais trop tard, monsieur MacGregor.

John Henry essuya une larme, et posa un baiser sur le front de l'enfant. Il tenait dans ses bras un être précieux : le fils de James, son aîné perdu. Tenir le petit Gabriel était comme se réconcilier avec son propre fils. Il sourit à Geneviève et à Katherine.

* * *

Flora se réveilla tôt le matin de Noël. Elle revêtit son peignoir et descendit prendre son petit-déjeuner. Elle s'installa à la table de la salle à manger et se servit une tasse de café. Elle avait mal dormi. Les derniers jours, elle avait beaucoup pensé à François-Xavier en se disant qu'il devait toujours être en mer. Mais peut-être était-il déjà arrivé dans les lointaines terres australes ? Elle espérait de tout cœur que son voyage se passe bien. Certains

jours, elle parvenait à se distraire suffisamment pour cesser de penser à cet homme qu'elle aimait plus que tout. Elizabeth l'avait prise sous son aile, et tentait de la divertir par tous les moyens. Les deux amies prenaient souvent le thé ensemble, et Flora aimait beaucoup se rendre chez elle. Elle aimait bien aussi aller à la librairie de Thomas Campbell. Celui-ci prenait le temps de lui faire connaître ses dernières découvertes littéraires. Flora devait l'admettre, la vie avec Wallace était plus agréable qu'elle l'avait imaginé. Il dormait encore dans la chambre voisine et ne semblait pas vouloir la brusquer pour se rapprocher d'elle. Mais dès que Flora se retrouvait seule, elle recommençait à penser à François-Xavier.

Ce matin-là, ses pensées étaient toutes vers son amour perdu. Elle savait que François-Xavier ne reviendrait probablement jamais d'exil, mais une parcelle d'espoir lui réchauffait le cœur de temps à autre. Peut-être rentrerait-il ? S'il le faisait, elle savait que leur histoire serait sans issue, car elle était mariée à Wallace. Elle fixait sa tasse de café en se disant qu'elle ne parviendrait jamais à oublier François-Xavier. Elle ferma les yeux pour ne pas pleurer.

Il y avait plusieurs minutes que Wallace se trouvait dans l'embrasement de la porte de la salle à manger. Il regardait Flora, si belle dans la lumière du matin, et pourtant si distante. Elle était magnifique. Wallace s'approcha et posa un baiser sur sa joue. Flora sursauta.

— Je suis désolé, Flora, je ne voulais pas vous faire peur, vous sembleriez perdue dans vos pensées.

Elle lui sourit timidement. Wallace se versa une tasse de café et s'assit de l'autre côté de la table.

— Tout est prêt pour la réception de ce soir, dit-elle. J'ai moi-même préparé le menu pour nos convives.

— Vous êtes une maîtresse de maison exceptionnelle, Flora. Vous ferez ajouter un couvert, mon ami Stephen va se joindre à nous.

Flora aurait voulu dire à Wallace qu'elle n'aimait pas Stephen et qu'elle aurait souhaité qu'il ne vienne pas, mais Wallace semblait attacher une grande importance à sa présence. De toute façon, Flora avait invité sa sœur, Anne, Elizabeth, et même Jane et Thomas. Si Wallace souhaitait la présence de Stephen, elle ne pouvait pas refuser. Flora était toujours aussi mal à l'aise en présence de cet homme. Le regard qu'il posait sur elle la gênait. Elle se sentait observée au plus profond de son âme et elle détestait ça. Les yeux de Stephen avaient quelque chose d'étrange. D'un bleu glacial, ils semblaient cacher quelque chose de malsain. Flora sentit un frisson la parcourir. Stephen était un homme vraiment mystérieux, et elle savait que ses intentions n'étaient bienveillantes ni à son égard, ni à celui de Wallace. Comment aurait-elle pu dire à son mari que son meilleur ami semblait lui vouloir du mal ?

Devant le regard perdu de Flora, Wallace dit doucement :

— Rassurez-vous, ma chérie, la soirée sera parfaite !

* * *

Les invités s'étaient régalés et prenaient désormais le digestif dans le petit salon. John Henry discutait avec Wallace, William et Alexander. Katherine jouait un cantique de Noël au piano, Elizabeth et Anne chantaient des airs joyeux. Flora, à l'écart, discutait avec Thomas. Celui-ci semblait préoccupé. Flora comprit pourquoi en voyant Jane assise si près de Stephen et riant à gorge déployée. Jane se montrait un peu trop familière avec cet homme et sa conduite devenait de plus en plus embarrassante. Thomas détourna le regard quelques instants.

— Flora, dit-il, je suis profondément désolé de la conduite de ma femme. Je n'ose pas la regarder, elle roucoule comme une catin devant ce monsieur Wade. Je ne suis pas de tempérament

jaloux, croyez-moi, mais je déteste cet aparté et je suis profondément embarrassé.

— Ne vous en faites pas, Thomas ; Jane a probablement un peu abusé du vin au dîner.

— Je crois que je vais rentrer si ça ne vous froisse pas trop, ma chère Flora. Votre réception était exquise et je vous remercie de nous avoir invités.

Thomas lui toucha délicatement la main et la salua. Il remercia également Wallace de les avoir reçus et entraîna Jane vers le vestibule. Flora sourit tristement en regardant Thomas partir, puis croisa le regard glacial de Stephen. Elle crut y lire une grande satisfaction, puis il baissa les yeux et but une gorgée de son cognac. Il la regarda de nouveau et lui sourit de son sourire le plus enjôleur. Flora détourna le regard et alla discuter avec William et son père.

* * *

La soirée se termina très tard. Flora se retira enfin dans sa chambre. Elle revêtit sa chemise de nuit et se brossa les cheveux avant d'aller dormir. Soudain, on frappa discrètement à la porte. Elle ouvrit et Wallace entra.

— Je voulais vous offrir un cadeau, ma chérie. J'ai attendu toute la journée le moment propice.

Wallace lui tendit un petit boîtier. Flora hésita quelques instants avant de le prendre. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle découvrit un magnifique collier serti de saphirs et de diamants. Elle resta sans voix plusieurs minutes en regardant le somptueux bijou.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, Wallace !

— Il appartenait à ma mère. Mon père le lui avait offert quand ils se sont mariés. Je me suis laissé dire que même la reine Victoria ne possédait pas un aussi beau bijou. Je vous l'offre, ma chère Flora, en gage de mon amour.

— C'est beaucoup trop pour moi, Wallace.

— Vous le méritez, Flora.

Wallace se plaça derrière elle pour attacher le collier à son cou délicat. Lorsqu'il posa ses mains sur ses épaules, elle se retourna. Il l'embrassa doucement, puis avec de plus en plus de fougue. Flora aurait voulu le repousser, mais il la tenait fermement. Il déchira sa chemise de nuit et la laissa tomber à ses pieds. Puis, Wallace souleva Flora, l'allongea sur le lit et continua de l'embrasser avec passion. Celle-ci ne trouva pas la force de se défaire de son étreinte. Wallace avait décidé que, ce soir-là, elle deviendrait véritablement sa femme.

* * *

Flora trouva le sommeil bien tard, cette nuit-là. Wallace dormait profondément à ses côtés. Elle prit l'édredon et se recroquevilla dessous pour cacher son désarroi. Elle se sentait souillée et violente au plus profond de son âme. Wallace l'avait prise avec tant de précipitation ! Il lui avait murmuré qu'elle lui appartenait enfin pleinement, qu'il avait assez attendu. Et qu'elle lui donnerait un l'héritier qu'il attendait depuis longtemps ! Un frisson parcourut le dos de Flora. Elle sentait un piège se refermer doucement sur elle. Elle appartenait à Wallace désormais. Comme si son mari avait lu dans ses pensées, il étira un bras et la ramena près de lui. Flora ferma ses yeux. Ses larmes coulaient doucement sur l'oreiller de dentelles.

* * *

Quand Flora s'éveilla, Wallace avait déjà quitté la chambre. Quel soulagement ! Sur le sol, elle retrouva sa chemise de nuit déchirée. Elle s'aspergea le visage d'eau froide pour sortir de sa torpeur. Elle revêtit son peignoir et brossa ses cheveux emmêlés en s'approchant du miroir. Elle eut peine à se reconnaître. Certes, son visage était identique, mais à l'intérieur, elle savait qu'elle ne serait plus jamais la même. Flora était dorénavant la femme de Wallace Callaghan, et le souvenir des douces caresses

de François-Xavier s'estompait peu à peu. Elle avait beau fermer les yeux en essayant de se remémorer son visage et sa voix, tout sombrait comme dans un puits sans fond. La nuit précédente avait laissé les stigmates de Wallace au plus profond de son être. Elle prit une grande respiration avant de descendre prendre son petit-déjeuner.

Wallace se leva pour l'accueillir. Posant un baiser sur sa joue, il déclara :

— J'ai magnifiquement dormi, Flora. Vous dormiez si bien que je ne voulais pas vous éveiller. Je ne vous ai pas attendue pour le petit-déjeuner, j'allais vous le faire monter. J'espère que vous avez bien dormi, ma chérie.

— J'ai bien dormi, Wallace. Comme je suis encore un peu endormie, un café me fera le plus grand bien.

— Je vous laisse, ma chérie, j'ai mille et une choses à faire aujourd'hui. Un peu plus tard dans la journée, je ferai porter mes affaires dans notre chambre. J'ai déjà hâte de vous retrouver ce soir.

Wallace l'embrassa sur les lèvres et sortit. Flora se mordit la lèvre inférieure. Son mari viendrait donc s'installer dans sa chambre. Elle ne pouvait plus reculer dorénavant, il avait été assez patient.

* * *

Jane s'étira et récupéra sa robe à côté du lit. Elle avait profité de ce que Thomas se trouve à la librairie pour revoir Stephen. Les deux amants s'étaient retrouvés en début d'après-midi à l'hôtel Rasco, à quelques rues à peine de la boutique de livres de Thomas. Elle sourit à son amant.

— Comme j'aimerais connaître une telle passion avec mon cher époux. Thomas n'est rien comparé à vous, Stephen.

— Vous pouvez me rendre visite aussi souvent que vous le souhaitez, ma chère Jane. J'ai beaucoup d'autres après-midi de libres à vous offrir.

Jane s'étira et l'embrassa avec fougue.

— Si seulement je vous avais épousé, Stephen.

En lui faisant un de ses sourires enjôleurs, il murmura :

— Il n'est jamais trop tard, ma chère. On ne sait jamais ce qui pourrait arriver à votre cher époux.

4

Depuis que le bateau voguait sur l'océan, François-Xavier se portait un peu mieux. Son compagnon de voyage, Charles Bergevin-Langevin, l'avait obligé à monter sur le pont prendre l'air dès que les bagnards en eurent la permission. Peu à peu, en fixant l'horizon, François-Xavier s'était habitué au roulis des vagues frappant la coque. Charles Bergevin avait partagé sa ration de biscuits avec lui pour qu'il se rétablisse, et l'avait incité à manger la bouillie d'avoine qu'on leur servait tous les matins. François-Xavier était reconnaissant envers Charles de s'être occupé de lui de la sorte. La misère régnait sur le troisième pont du *Buffalo*, mais François-Xavier constatait que les gens n'en perdaient pas pour autant leur bonté.

Voyant ses compagnons de voyage souffrir eux aussi du mal de mer, François-Xavier décida de leur venir en aide. Il fit ainsi la connaissance de Jos Goyette, un charpentier de Beauharnois. En s'occupant de ces hommes, il parvenait presque à oublier son malheur.

Les journées de François-Xavier étaient faites de vifs espoirs et de profond désarroi. Le 19 octobre, les prisonniers furent durement éprouvés lorsque l'un des leurs décéda des suites du mal de mer et du chagrin causé par l'éloignement. François-Xavier s'interrogea longtemps à la suite de ce décès. Le corps de l'infortuné Asa Priest, enveloppé d'une toile grossière, fut jeté à la mer. Pour la première fois, François-Xavier prit conscience qu'il pourrait mourir loin de ceux qu'il aimait, sans aucune sépulture, et que sa famille ne pourrait se recueillir devant une quelconque stèle pour pleurer sa mort. L'éloignement avait avivé sa crainte de la mort.

On leur avait finalement distribué chemises et culottes, et les prisonniers avaient pu se laver dans une grande cuve. Ils avaient aussi reçu un rasoir, qu'ils devaient se partager. Leurs visages étaient endoloris par l'eau salée et glaciale, et la lame qui ne coupait presque plus. Cependant, ils avaient quelque peu retrouvé leur dignité et le sentiment d'être des humains et non des bêtes parquées au fond d'une cale. Les conditions de vie sur le bateau étaient cent fois plus pénibles que celles de la prison : ils vivaient entassés, la chaleur à bord était infernale, la nourriture infecte et, à présent, les poux avaient fait leur apparition.

Les soldats prenaient un malin plaisir à insulter les prisonniers. Monsieur Niblett, l'intendant de bord, les avait obligés à se lever en pleine nuit en les injuriant et en leur ordonnant de nettoyer le plancher. Beaucoup d'entre eux ne comprenaient pas le langage de leurs geôliers. Ils baissaient la tête en rejoignant les rangs. François-Xavier, lui, comprenait les insultes. Son exil aux États-Unis durant la rébellion, en effet, lui avait permis d'apprendre l'anglais. L'humiliation d'être déportés ne suffisait pas. François-Xavier préférait se taire et rester dans l'ombre. Il serrait les dents et baissait les yeux malgré son envie de frapper de toutes ses forces sur ses gardiens. Il ne se reconnaissait plus. Jamais il n'avait éprouvé autant de rage que sur ce bateau. Pourtant, il n'était pas un être hargneux, colérique et assoiffé de vengeance. Mais c'étaient bien les sentiments qui l'habitaient quand il se trouvait en présence de ses geôliers. François-Xavier avait peur de sa colère, de ne plus jamais être comme avant, un jeune homme rempli d'espoir, de goût pour l'aventure, travaillant, aimable et courtois. Si Flora l'avait vu, jamais elle ne l'aurait reconnu.

Il s'efforçait de reprendre son calme malgré les insultes. Il restait près de ses compagnons, les deux Joseph, comme il se plaisait à nommer Marceau et Goyette, Charles Bergevin et François-Xavier Prévost, un marchand hôtelier de Beauharnois.

* * *

Après avoir vogué un mois près des côtes d'Afrique, le bateau avait mis le cap vers le Brésil. La chaleur dans le bateau était désormais suffocante. François-Xavier et ses compagnons avaient pris un certain plaisir à penser que c'était la première fois de leur vie qu'il faisait aussi chaud au beau milieu du mois de novembre. À cette époque de l'année, au Canada, les hommes s'affairaient plutôt à bûcher et à rentrer le bois pour l'hiver, à se préparer pour la saison froide. Au lieu de cela, ils se trouvaient à bord d'un bateau, sans femmes et sans enfants, voguant en direction de l'Amérique du Sud. De l'autre côté de l'Équateur, les saisons étaient inversées. Afin de prévenir les fièvres tropicales, les marins procédèrent à la fumigation du bâtiment. On répandit de la chaux sur tous les ponts. L'odeur âcre parvenait à couvrir la senteur désagréable du troisième pont, où logeaient les prisonniers.

La vie sur le bateau n'avait rien de comparable à ce qu'ils avaient connu auparavant. François-Xavier avait même aperçu des poissons volants. Comme la plupart des hommes étaient des cultivateurs, ils se retrouvaient en terrain inconnu avec les vents et les tempêtes qui malmenaient le bateau. La mer, calme un jour, devenait déchaînée le lendemain. En dépit du voyage ardu et des conditions de vie déplorables, François-Xavier voyait et apprenait des choses qu'il n'avait jamais pu imaginer. Il doutait un jour d'avoir enfin le pied marin, mais son goût pour l'aventure prenait parfois la place de son désarroi.

* * *

Le 1^{er} décembre 1839, les prisonniers eurent la permission de monter sur le pont pour voir la ville de Rio de Janeiro. Ils furent même autorisés à écrire à leur famille. François-Xavier s'empressa de rédiger une lettre à ses parents. Il leur raconta ce qu'il avait vu depuis son départ : les animaux marins, les poissons, le ciel étoilé. Il y avait aussi le travail des marins. Ils étaient un peu comme eux, prisonniers d'un contrat, loin de leur famille. Il omit de raconter à ses parents comment les